



ressources

“Aucune puissance, ni dans l'antiquité, ni dans les temps modernes, ne peut se comparer à la sienne. Jamais les templiers, les ordres de Jérusalem et de Malte, cette milice des papes qui dominait les empereurs et les rois ; jamais les franciscains, les dominicains ou les jésuites ; jamais les tribunaux vengueurs et la franc-maçonnerie ne produisirent des effets plus prompts, plus universels, plus puissants. Les Alexandre, les César, les Charlemagne, les Napoléon, dans toute leur gloire, n'étaient auprès d'elle que des pygmées. L'imprimerie elle-même, servie par les génies les plus profonds et les plus sympathiques, assistée de la vapeur, est au-dessous de cette puissance souveraine, qui trône, invisible, à la Bourse, et chaque jour y rend ses oracles, non pas toujours équitables, mais toujours sûrs. C'est là que le philosophe, l'économiste, l'homme d'Etat, doivent étudier les ressorts cachés de la civilisation, apprendre à résoudre les secrets de l'histoire, et à prévoir de loin les révolutions et les cataclysmes. C'est là que les réformateurs modernes devraient aller s'instruire, et apprendre leur métier de révolutionnaires. On ne peut dire à quelle hauteur ces hommes se fussent élevés, quelle prodigieuse influence ils eussent exercée sur les destinées du globe, si, maître de nos flottes, de nos capitaux, de notre industrie, de nos propriétés, ils avaient eu la moindre étincelle de génie spéculatif, s'ils avaient été, dans la plus faible mesure, des prophètes de ce dieu qu'adorent les boursiers.”

Pierre-Joseph Proudhon, *Manuel du spéculateur à la bourse*, 1856.



“C'est pas facile de qualifier l'évènement... je pense que l'on peut dire simultanément (et paradoxalement) que cette crise est à la fois spécifique, générique et singulière... ce n'est évidemment pas la première crise du système financier... Depuis le début des années 1980 en moyenne on ne passe pas 2 ans et demi sans crise financière... il faut avoir en tête cela pour ne pas se laisser abuser par les apparences de nouveauté radicale de la crise des subprimes...”

vidéo en 3 parties :

- la crise financière de 2008
- crise du capitalisme ?
- moralisation du capitalisme ?

Frédéric Lordon est économiste, il est l'auteur de *Jusqu'à quand ? pour en finir avec les crises financières*, éditions Raisons d'Agir, septembre 2008 et d'un essai à paraître le 27 mai chez Fayard : *La crise de trop. Reconstruction d'un monde failli*.



« Dans le classement FORBES des 50 plus grosses fortunes du monde il y a 5 femmes, femmes qui sont des héritières... Jusqu'en 1966 une femme a besoin de l'autorisation de son mari pour travailler, ça va même jusqu'en 1975 ou un mari ne peut plus lire la correspondance de sa femme, il y a une loi qui met fin à cela... »

vidéo en 3 parties :

- les femmes face au capitalisme
- l'économie et la finance
- moralisation du capitalisme ?

Catherine Vuillermot est historienne, auteure avec Michel Villette de *Portrait de l'homme d'affaires en prédateur*, éditions La Découverte, janvier 2007.

retrouvez les vidéos de VIVA DÉMOCRATIE ! sur <http://vivademocratie.blogspot.com>

Le site de la résidence Viva Démocratie : <http://vivademocratie.blogspot.com>

Espace Khiasma Khiasma, 15 rue Chassagnolle 93260 Les Lilas - tél. : 01 43 60 69 72 - <http://www.khiasma.net>

le Mag du Démocrate



N° 5 MAI 2009 - le Mag du Démocrate est édité par KHIASMA pour la résidence VIVA DÉMOCRATIE ! d'Éric Arlix et Jean-Charles Massera

LES AVANT-POSTES DU BUSINESS

Le trader, le mineur de l'écran plat

Plus connus sous le nom assez sexy de « golden boys » depuis les années 80, les traders apparaissent comme des éléments clés de la nouvelle économie financiarisée. Fins négociateurs de valeurs engagées par une banque ou une société de bourse (entreprises qui agissent pour le compte de leurs clients sur les marchés financiers), spéculateurs redoutables, analystes économiques hors pairs, joueurs prêt à perdre tout sens des réalités, ils n'ont qu'une mission : ne pas se préoccuper des effets directs de la financiarisation de l'économie sur les salarié(e)s des entreprises pour lesquelles ils travaillent et anticiper les fluctuations permanentes des cours des valeurs pour faire des profits. Activité stressante et à haut risque pour celles et ceux dont il ne doit pas se préoccuper, le trading demande une réactivité permanente, une capacité à décider en temps réel de l'achat ou de la vente d'actions, de devises, d'obligations ou d'options.

Son temps est compté. Il serait presque comme Hiro Nakamura le héros japonais de la série *Heroes*, à maîtriser l'espace temps. Comment peut-il, en effet, descendre au parking rejoindre sa Ferrari 599 GTB Fiorano jaune en cinq minutes, rouler pendant 400 mètres (à peine le temps de passer la seconde) pour se rendre chez Sushis RapiDOS® déjeuner avec une bombasse, lui faire ensuite rapidement mais somptueusement l'amour, être millionnaire à 14h puis ruiné et célibataire à 16h40 puis reprendre espoir à 17h30 en travaillant comme un fou pendant 7 heures d'affilée (livraison pizza à 20h30). De par la nature même du travail et des comportements qu'il implique, le trader n'a qu'un genre, le masculin. Le trader vit sa life en accéléré, une vie complète de néolibéral mais compressée sur une durée n'excédant pas dix ans. Par défaut, le trader ne peut être conscient des enjeux économiques, sociaux et géopolitiques autour desquels s'articulent ses prises de risques, il est concentré. Il est maximinisateur, dans le maxi pour l'excès de concentration, d'accélération des flux financiers et de l'utilisation des clichés du pouvoir (Ferrari + blonde + cash), et mini car ne profitant pas de quelconques moments d'émancipation ou de liberté, ne pouvant « laisser son desk » plus

de 48 heures sous peine que celui-ci soit repris par un de ses pairs, le trader est l'avatar contemporain de la force de travail exploitée par les intérêts du capital. Sorte de mineur de l'écran plat, le trader gagne finalement assez peu en regard des sommes avec lesquelles il joue. À partir d'une rémunération de base à laquelle on ajoute une rétribution proportionnelle aux profits obtenus, il gagne entre 5 000 € et 10 000 € par mois. Assigné à sa seule tâche, obligé de sacrifier son temps libre et les dimensions de l'existence qui sont étrangères à ce pour quoi il est employé, le mineur de l'écran plat — sorte de no life rémunéré — est peut-être la forme la plus achevée du cynisme inhérent au processus global d'accumulation.

DE FAIT

le démocrate et la démocrate soumis(e), font confiance à leur système économique fondé sur la mondialisation des échanges et des informations pour que ces derniers fixent les limites de leur imaginaire. Le démocrate et la démocrate soumis(e), reconnaissent que leur but unique est le maintien de la croissance, reconnaissent par avance que la raison économique est souveraine, et à aucun moment et en aucun lieu ils ne contesteront les orientations de leur système économique. Le démocrate et la démocrate totalement soumis(e) acceptent sans condition la prise en charge entière de leur vie et de leur destinée de démocrate par l'économie, acceptent que la mondialisation des échanges et des informations dispose de leur énergie libidinale à chaque instant et selon les besoins du marché mondialisé. Mais le démocrate et la démocrate soumis(e) s'autorisent exceptionnellement de demander un arrêt d'une instrumentalisation ou d'une canalisation de l'énergie libidinale en cours de réalisation en utilisant les outils démocratiques qui sont à leur disposition : le débrayage, le boycott, la manifestation ou le bulletin de vote. Le pouvoir politique offrira toujours au démocrate et à la démocrate totalement soumis(e) des périodes de liberté pendant lesquelles ils peuvent s'exprimer ouvertement et librement. Ces périodes de liberté ne seront sanctionnées d'aucune punition et ne seront suivies d'aucune modification profonde de leur condition de soumis.

Les avant-postes du business vu des Lilas (à l'espace Khiasma), le mardi 29 avril 2009.

Étaient présents : Isabelle Esposito, Olivier Baguelin, Olivier Tercieux, Frédéric Moulin, Yasmina Hour, Émilie Notéris, Olivier Marboeuf, Sofia Cumbat, Roselyne Burger

Des traders on n'en connaît pas. C'est pour cela qu'il y a moins de monde ce soir.

Y'a quand même du vrai argent quelque part.

[Le lendemain de la réunion *Viva Démocratie*, le PDG de l'une des plus grandes banques dans la zone euro du point de vue des capitaux sous conservation (2 448 milliards d'euros en mars 2007) et sous administration (441,4 milliards d'euros en mars 2007) démissionne.]

Tu as l'impression que l'argent des banques est abstrait, mais pour le nôtre c'est pareil.

Quand des chinois vont acheter des bons du trésor, il y a bien des acheteurs et du vrai argent.

Quand tout un pays épargne ça fait des grosses sommes, et à la tête de cette somme il y a des gars qui la gèrent.

Oui mais ça c'était avant et c'était l'idéal.

[Deux jours avant la réunion *Viva Démocratie*, après une bataille judiciaire de 14 ans avec le Crédit Lyonnais qui lui a rapporté quelque 100 millions d'euros, Bernard Tapie propose de mettre «ses talents de redresseur d'entreprises» au service d'un grand groupe de tourisme]

Nous sommes confrontés de manière accrue au cynisme du capitalisme contemporain.

La machine est tellement dérégulée.

[Le jour de la réunion *Viva Démocratie*, à la Bourse suisse, dans un marché pourtant morose, suite à l'annonce de la probable pandémie de la grippe «mexicaine» le titre du géant pharmaceutique Roche progresse de 1,38%, profitant d'une hausse potentielle des ventes de son vaccin Tamiflu, mais la veille de la réunion, la Bourse de Paris était en nette baisse, le CAC 40 cédant 1,31%, plombé par les valeurs des secteurs aérien et du tourisme, premières victimes économiques de la grippe «porcine».]

Si les banques ne suivent plus les PME en trésorerie c'est la catastrophe.

Dans le sud-ouest il y a des villages où carrément la moitié des maisons sont à vendre (des maisons appartenant à des anglais) — entre Cahors et Toulouse.

Il y a forcément des répercussions.

La notion de cynisme dans la finance et dans le capitalisme. C'est impossible de critiquer le capitalisme, on est tout de suite taxé de communiste.

Dans les années 80 et 90, on sait que l'argent n'existe pas, mais c'est cool, on le sait.

Si les chinois produisent et consomment beaucoup sur un truc ça n'intéresse pas la bourse.

[Moins d'une douzaine d'heures après la fin de la réunion *Viva Démocratie*, on apprenait que le PIB irlandais pourrait chuter de 11,6% entre 2008 et 2010]

Wall Street, le film : les golden boys c'est cool, Michael Douglas est super.

Qu'est ce qui faut pas faire pour bouffer dans les meilleurs restaurants.

Tout système a aussi des fondements moraux.

Dans l'économie pré-financiarisée le capitalisme allait forcément avec un niveau de compétence finalement assez faible : l'accession à un poste de niveau plus élevé, la nomination, pratique courante et logique dans la culture d'entreprise, ça signifie en fait qu'on accède à une fonction pour laquelle on n'est pas encore compétent puisqu'on a travaillé jusqu'ici sur un autre poste. Et aujourd'hui c'est différent ?

Aujourd'hui, le capitalisme repose souvent sur une logique de jeu... tu mises sur un truc, tu tentes un coup... et la bourse c'est un truc d'incompétent.

Les Jérôme de Kerviel c'est un peu des branleurs.

Avant licencier c'était pas tuer, aujourd'hui oui.

Le capitalisme contemporain enlève la valeur travail comme fond, comme valeur, privilégiant l'actionnaire comme seul investisseur.

L'actionariat salarié c'est une manière de nous compromettre.

[Au lendemain de la réunion *Viva Démocratie* la loi Hadopi revient en deuxième lecture] [c'est quoi le lien exactement ?]

Le problème du capitalisme c'est aussi de se poser le problème du travailleur ailleurs qu'en Europe.

On raisonne toujours comme si le capitalisme c'était le fordisme.

Il n'y a qu'à se souvenir des oignons de tulipes et de la spéculation, au 17^e siècle à la bourse d'Amsterdam. Y a des mecs qui tout d'un coup ont halluciné sur un croisement qui donnait un type d'oignons qui donnait des tulipes super belles, jamais vu tout ça... Y en a qui sont allés jusqu'à donner leur maison pour avoir cet oignon... puis à un moment t'as un mec, à qui on l'proposait qui a dit : non mais attends, ça pour un oignon, tu déconnes ou quoi... Et l'autre : ben oui, mais c'est l'prix qu'j'ai payé pour l'avoir...

Privatisation des profits et socialisation des coûts.

On a tellement exalté le jeu pour le jeu qu'on a été surpris que cela repose sur quelque chose. Ça a re-concrétisé la compréhension de la situation.

Avec la culture qui maintenant consiste à avoir au sommet de la boîte des gars qu'on prend sur projet, qui font leur taf puis qui après vont bosser pour une autre boîte sur un autre projet, et en bas de la hiérarchie des intérimaires qui font que t'as plus les emmerdes que tu pouvais avoir avec des CDD ou des CDI, les mecs te disent : C'est fou ce qu'on gagne en paix sociale d'avoir des connards pareils. Y'en a pas un qui ouvre sa gueule tout cela parce qu'ils peuvent piquer quelques barrettes mémoire à leur travail.

Qu'est-ce qu'on fait dans une société où il y a moins de travail ?

Let's make money

PIQÛRES DE RAPPEL

«Quand le bégaiement de la finance libéralisée est à ce point bruyant, la compulsion de répétition est à ce point visible, et que reviennent sans cesse, sous des formes à peine modifiées, les mêmes catastrophes de l'instabilité et de l'incurie financière réunies, il ne reste plus aux amis des marchés que les arguments du quiétisme philosophique, puis celui de l'histoire longue, bref le registre de la sagesse - mais surtout à l'usage des autres.»

Frédéric Lordon, *Jusqu'à quand ? Pour en finir avec les crises financières*, p. 16, éditions Raisons d'Agir, 2008.

«La finance mondiale a connu pendant près de deux décennies une extension considérable. Le volume des transactions à partir des années 1980 montre que le marché financier s'est autonomisé relativement à la sphère de la production et des échanges commerciaux, accroissant l'instabilité devenue chronique de l'économie mondiale. Depuis que la «globalisation» est tirée par la finance, la plupart des pays sont dans l'impossibilité de prendre des mesures qui iraient à l'encontre des intérêts des détenteurs de capitaux. De ce fait, ils n'ont empêché ni la formation des bulles spéculatives ni leur éclatement.»

Pierre Cardot, Christian Laval, *La nouvelle raison du monde, essai sur la société néolibérale*, p. 283-284, éditions La Découverte, 2009.

«On dit souvent que les entrepreneurs sont les moteurs du changement social, de l'évolution technique et de la croissance économique ; mais on omet de signaler les impératifs en fonction desquels ils orientent ces évolutions. Pour attirer les investisseurs et sortir vainqueurs de la lutte avec leurs rivaux, ils cherchent à réaliser des marges supérieures à la moyenne, à accumuler plus de ressources financières, et plus vite, afin d'être parmi ceux qui rachètent les entreprises, et non parmi ceux qui se font racheter. [...] Il y a des produits que personne ne veut fabriquer, des services que personne ne veut rendre et des clients peu solvables dont personne ne veut s'occuper. La concurrence sévère ne garantit pas une meilleure qualité des biens et des services, elle peut même avoir l'effet inverse.»

Michel Villette et Catherine Vuillermot, *Portrait de l'homme d'affaires en prédateur*, éditions La Découverte/Poche, p.16.